

Présentation

Il y a un paradoxe dans le mariage entre la tradition historique du socialisme français et le marxisme : si intime à l'aube de la théorie révolutionnaire, mais jamais réellement consommé dans la maturité de la pratique politique.

Le socialisme français, comme le résuma Lénine, fut avec la philosophie allemande et l'économie politique britannique l'une « des trois sources et des trois parties constitutives du marxisme^a ». C'est une part de la biographie politique de Karl Marx lui-même, qui à partir de 1844, précisément à Paris, s'engagea dans les moments fondamentaux de sa maturation vers le communisme. L'atmosphère que l'on respirait dans la capitale française, écrivait Franz Mehring, était « saturée de germes socialistes^b » ; Paris était au centre de la confrontation entre les courants issus du socialisme et du communisme utopiques. Tandis qu'il étudiait la révolution de 1789 et le matérialisme des Lumières, Marx était plongé dans le débat entre babouvistes, saint-simoniens et fouriéristes.

De son côté, Friedrich Engels, dans l'introduction à l'*Anti-Dühring*, et dans les extraits de ce livre publiés en France en 1880 dans l'opuscule *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, prenait la défense de Saint-Simon et Charles Fourier, comme de Robert Owen, contre l'arrogance mesquine du *socialisme de la chaire* d'Eugen Dühring, qui qualifiait dédaigneusement leur pensée d'« alchimie sociale ». Ils étaient utopistes parce que, « à l'immaturation de la production capitaliste, à l'immaturation de la situation des classes », ne pouvait que correspondre « l'immaturation des théories ». Mais sous « l'enveloppe fantastique » de leurs constructions intellectuelles affleuraient les « germes d'idées de génie » qui en faisaient les précurseurs du socialisme scientifique. Saint-Simon, « fils de la Révolution française », concevait celle-ci comme une « lutte de classe entre la noblesse, la bourgeoisie et les non-possédants » : pour l'époque,

a. Lénine, « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme », in *Œuvres*, t. 19, Éditions sociales, Paris, 1975, p. 13. — b. F. Mehring, *Vie de Karl Marx*, t. 1, coédition Syllepse et Page 2, Paris et Lausanne, 2018, p. 302.

c'était une « découverte des plus géniales ». Fourier était un critique pénétrant de la « la misère matérielle et morale du monde bourgeois », mais là où il était le plus grand, c'était « dans sa conception de l'histoire et de la société » ; il observait avec un esprit dialectique que « la pauvreté naît en civilisation de l'abondance même^a ».

Et pourtant, c'est justement le poids de cette tradition – l'omnipotence de l'État en continuité avec l'Ancien Régime, l'empreinte des Lumières et celle de la Révolution française façonnant les psychologies politiques et les caractéristiques de l'*idéologie française* – qui devint le principal obstacle à l'enracinement politique du socialisme scientifique. Paris, « centre des Lumières », nota Engels, n'acceptait pas « de recevoir maintenant, toutes prêtes, ses idées socialistes de l'Allemand^b » Karl Marx. Engels écrivit encore, en commentant le programme des blanquistes d'Édouard Vaillant réfugiés en Angleterre après la Commune, toujours prisonniers de l'illusion du « coup de main » qui devait conduire au communisme sans « moyens termes » ni « compromis » : « Quelle naïveté puérile de présenter leur propre impatience comme argument théorique ! »

Que le nouveau programme des blanquistes s'appropriât des passages entiers du *Manifeste du Parti communiste* constituait certes un pas en avant, mais c'était parce que ce texte venait de ceux qui, grâce notamment à l'assaut de la Commune, considéraient « les Français comme le peuple élu de la révolution et Paris la Jérusalem révolutionnaire^c ».

Plus largement, le mythe de la République et de ses promesses, « liberté, égalité, fraternité », où l'« égalité » incomplète ou trahie devait être conquise par la révolution, parachevant 1789, ce mythe contribua à enfermer le socialisme dans le radicalisme démocrate, ainsi qu'à le confiner dans l'enceinte de la tradition nationale. C'est précisément dans le mythe de la « Nation » révolutionnaire qu'une partie des blanquistes et même des socialistes se firent prendre au piège après 1885 par l'aventure tragicomique du général Georges Boulanger, archétype des dérives social-nationales et *rouges-brunes* du xx^e siècle.

Pour en revenir aux *trois sources* : le fait est que le *génie politique* de l'agitateur français, séparé de l'*esprit théorique* allemand et du *sens pratique* britannique, finit par tomber dans l'illusion de la *primauté de la volonté politique*. Marx, dans sa critique du jacobinisme, alors qu'il n'était pas encore arrivé au communisme, l'avait compris : « Plus l'État est puissant », plus « l'intelligence politique » est vive et complète, « plus elle croit à la toute-puissance de la volonté, plus elle se montre aveugle à l'égard des

a. F. Engels, *Anti-Dühring*, p. 1096 de cet ouvrage. — b. Lettre de F. Engels à E. Bernstein du 25 octobre 1881. — c. F. Engels, « Littérature d'émigrés », *Der Volksstaat* n° 73, 26 juin 1874.

limites naturelles et spirituelles de la volonté, plus elle est incapable de découvrir la source des maux sociaux^a ».

Dans un autre courant, qui pour certains historiens s'inscrit dans le sillage de la composante fédéraliste et libérale de la Révolution française, l'influence du socialisme petit-bourgeois de Pierre-Joseph Proudhon contribua à entretenir les équivoques. « Mon cher philosophe », écrivait Proudhon à Marx en 1846, en le comparant à un Martin Luther incendiaire, lui aussi allemand, « je préfère [...] faire brûler la propriété à petit feu, plutôt que de lui donner une nouvelle force, en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires^b ».

Dans les transformations naissantes du xx^e siècle de l'impérialisme, le socialisme anarchiste donna naissance au courant du *syndicalisme révolutionnaire*, qui trouva son théoricien en la personne de Georges Sorel et dans la « grève générale » le « mythe » qui devait mobiliser la « volonté » de classe.

En définitive, alors que la distinction entre *réformistes* et *révolutionnaires* restait prisonnière de l'éclectisme et du maximaliste, le marxisme ne resta que l'un des innombrables courants du socialisme français. Même ceux qui se réclamaient du marxisme n'en avaient pas réellement assimilé les principes stratégiques fondamentaux. Cela fut fatal face aux transformations du tournant du siècle. Il est certain que la méfiance envers la théorie contribua à la trahison des principes internationalistes, dans l'*Union sacrée* de la première guerre mondiale impérialiste.

Ici commence cependant une autre histoire. Ce fut alors la faillite de toute la Deuxième Internationale. Les courants dominants du socialisme européen s'étaient désormais transformés partout en *social-impérialisme* et en *parti ouvrier bourgeois*, instruments de l'influence des classes dominantes sur le prolétariat.

L'assaut de 1917 et la formation de la Troisième Internationale conduisirent en 1920 à la scission du congrès de Tours et à la naissance de la SFIC, le futur Parti communiste (PCF), mais, durant ces quelques années agitées, les retards et les insuffisances de la théorie et de la stratégie ne pouvaient assurément pas être surmontés. Avec l'isolement et la défaite de la révolution d'Octobre, et l'affirmation de la contre-révolution stalinienne, un marxisme perverti et déformé commença à être propagé comme habit idéologique du *capitalisme d'État* et de l'URSS impérialiste. Le PCF devint un instrument du stalinisme ; dans les années 1930, le sort du Front popu-

a. K. Marx, « Gloses marginales critiques à l'article "Le roi de Prusse et la critique sociale" » *Vorwärts* n^{os} 63-64, 7 et 10 août 1844, in K. Marx, *Textes (1842-1847)*, Syllepse, Paris, 1970. —

b. Lettre de P.-J. Proudhon à K. Marx du 17 mai 1846, in P.-J. Proudhon, *Correspondance*, en 14 tomes, édition A. Lacroix, Bruxelles, 1874-1875, p. 198.